

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Robert MARCLAY

La fidélité de Péguy

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1944, tome 42, p. 309-315

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

Pour le trentième anniversaire de sa mort

La fidélité de Péguy

J'ai toujours tout pris au sérieux.

CHARLES PÉGUY

Il y a dans toute destinée une note dominante, un thème essentiel qui revient en leitmotiv dans le courant d'une vie et que l'on découvre à chaque page d'une œuvre littéraire. C'est le thème de la joie dans l'immense symphonie claudélienne, le spleen sombre d'un Baudelaire, le pessimisme hostile chez un Vigny. L'œuvre de Péguy vit tout entière sous le signe de l'espérance, de la fidélité constante à toutes les valeurs qui peuvent et doivent être sauvées, et que le poète retrouve dans le passé héroïque de la France incarnées par ses saintes : Geneviève et Jeanne d'Arc. Le culte du vrai, du travail bien fait dictera toute son œuvre et fera de sa vie un magnifique épanouissement du même idéal, sans déviation aucune et sans trahison.

Dans les affaires les plus diverses auxquelles il fut mêlé, à travers toutes les tendances et les partis auxquels on voudrait le rattacher, on retrouve toujours le jeune élève de Monsieur Naudy à l'école annexe, obstinément fixé à sa tâche et totalement indifférent à tout ce qui n'est pas ce qu'il fait.

Péguy a été élevé dans une atmosphère de paix et de travail. Tout le monde travaille dans la maison du

Faubourg Bourgogne, la mère est rempailleuse de chaises et le fils occupe ses loisirs d'écolier à lui aider.

Dans la petite cité d'Orléans on a une véritable religion du travail et du travail bien fait. Le jeune Péguy est tout imprégné de cette atmosphère laborieuse, et le souvenir de ces jours heureux lui dictera ces lignes dans *l'Argent* : « Ces ouvriers ne servaient pas, ils travaillaient. Ils avaient un honneur, absolu, comme c'est le propre de tout honneur. Il fallait qu'un bâton de chaise fût bien fait. C'était entendu, c'était un primat. Il ne fallait pas qu'il fût bien fait pour le patron, ni pour les connaisseurs, ni pour les clients du patron. Il fallait qu'il fût bien fait lui-même, en lui-même, pour lui-même, dans son être même. Une tradition, venue, montée du plus profond de la race, une histoire, un absolu, un honneur voulait que ce bâton de chaise fût bien fait. Toute partie, dans la chaise qui ne se voyait pas était exactement aussi parfaitement faite que ce qu'on voyait, c'est le principe même des cathédrales. »

Tous les honneurs convergeaient en cet honneur du travail. On avait le sens du respect, « de tous les respects, de l'être même du respect ». C'était une cérémonie constante. « Tout était un événement sacré. Tout était une tradition, un enseignement, tout était légué, tout était la plus sainte habitude. Tout était une élévation intérieure et une prière. »

Le Faubourg Bourgogne, c'est encore l'harmonie, la paix, parce que le travail bien fait crée de la joie pour tous en procurant du pain à chacun. C'est la vraie « Cité harmonieuse » parce que personne n'est exclu de son seuil par la misère.

Au Lycée, à l'École normale, Péguy éprouve une sorte de dépaysement. Ce n'est plus le milieu pur, homogène de la cité d'Orléans, où l'enfant s'était épanoui. Ici l'atmosphère est trouble, le mélange des classes met Péguy en face du problème de toute sa vie : le problème du mal. Il existe donc un monde qui a perdu le sens des valeurs, où tous les hommes ne sont pas unis dans l'honneur, mais où chacun cherche à nuire. La religion de Péguy enfant avait été spontanée, sans arrière-pensée, même si l'enseignement qu'il recevait à l'école laïque et républicaine n'était pas celui de son catéchisme. « Nous

étions de petits garçons sérieux de cette ville sérieuse, innocents et au fond déjà soucieux. Nous prenions au sérieux tout ce qu'on disait, et ce que nous disaient nos maîtres laïques, et ce que nous disaient nos maîtres catholiques. » En effet ces deux enseignements convergeaient en ce point : ils donnaient au jeune Péguy le sens profond de la vie qu'il faut prendre au sérieux. Il y avait à la base de ces deux enseignements un idéal, « une mystique ».

Or le monde qu'il découvre au Lycée d'Orléans est déjà le monde moderne, superficiel et faux, qui a perdu le sens des valeurs spirituelles et que Péguy combattra avec tant d'acharnement pendant toute sa vie. Et ce monde est miné par un mal profond : la lutte des classes. Des courants d'idées s'entre-croisent et se choquent. Le violent Péguy ne peut pas rester en dehors de la lutte. Il se lance dans le courant qui semble soulever le plus pur enthousiasme. Il faut sauver les vraies valeurs, le vrai peuple, l'ancienne France. Et le socialisme semble offrir à ce passionné de justice et de vérité la plus belle solution en introduisant sur terre une communauté de travail dans l'honneur et le respect de chacun. Il ne faut pas que quelqu'un soit exclu de la grande famille humaine par la misère. La misère c'est le mal et le programme socialiste y apporte un remède. Péguy devient révolutionnaire, il cesse d'être croyant. Il ne peut admettre l'enfer chrétien qui condamne certaines âmes à une éternité de mal, pas plus qu'il ne peut admettre l'enfer terrestre que crée la misère.

La lutte des classes et la guerre qui en découle : voilà les maux que Péguy va combattre. Son idéal, il le trouve dans le passé dont il faut à tout prix sauver la grandeur. Et son enfance, la sérénité confiante de sa mère, ses premiers professeurs qui « furent les vrais maîtres de tous ses commencements » lui offrent l'image de cette cité harmonieuse qu'il rêve.

« Nous avons été nourris dans un peuple gai. Dans ce temps-là, un chantier était un lieu de la terre où des hommes étaient heureux. Aujourd'hui un chantier est un lieu de la terre où des hommes récriminent, s'en veulent, se tuent. »

Le peuple simple et terrien de la cité d'Orléans continue la grande tradition de la France, et du moyen âge dont la figure la plus pure est Jeanne d'Arc.

Péguy socialiste, élève de Sainte-Barbe, rêve à ce passé de grandeur que le monde moderne a oublié. Pour porter remède au mal, il faut être fidèle à ce passé, s'inspirer de l'héroïque sérénité de Jeanne. Comme Péguy, elle a lutté pour détruire cet enfer terrestre qu'est la guerre, et le mystère de sa charité va jusqu'au désir d'offrir son corps à la flamme éternelle pour sauver quelques damnés. Elle incarne aux yeux de Péguy socialiste le plus magnifique effort vers un monde de bonheur et de paix.

Comme elle, Péguy est un enthousiaste, un violent, et comme elle aussi, un être concentré, aux longues méditations, établissant toujours des rapports étroits entre sa vie et sa prière intime. Les méditations d'alors ont un caractère tragique : c'est le cri d'une âme angoissée par le flot du mal qui monte. C'est une douleur pareille à celle de la jeune bergère de Domrémy qui voudrait donner sa vie pour sauver quelques âmes. Et dans le silence de la « turne Utopie » ou dans le calme de la maison d'enfance, naît la première *Jeanne d'Arc* dont toute l'œuvre postérieure du poète sera un approfondissement et un épanouissement.

Mais auparavant, il fallait que Péguy fût déçu lourdement au sein même du parti où il avait cru trouver l'expression de son idéal. Les socialistes qu'il aimait ne sont pas des « purs ». Le parti est mené par quelques bourgeois qui donnent à l'ouvrier le dégoût du travail et qui sèment la haine dans leurs rangs. On veut les embriquer, leur enlever le droit de dire ce qu'ils pensent et de travailler avec honneur. Et pourtant ils entendent ce sourd appel du travail qui veut être fait. « Et au fond ils se dégoûtent eux-mêmes d'abîmer leurs outils. Mais voilà, des messieurs très bien, des savants, des bourgeois leur ont expliqué que c'était ça le socialisme, que c'était ça la révolution. »

La mystique du socialisme a dégénéré en politique vulgaire. Il n'y a plus d'idéal, il n'y a qu'un parti qui ne cherche qu'à ruiner tout ce que le peuple a gardé de beau et de sain de l'ancien régime. Péguy fidèle à sa mystique abandonne le parti socialiste et approfondit sa méditation intérieure. Il faut à tout prix sauver l'ancienne France contre l'envahissement du monde moderne.

« *Qui faut-il sauver ?* »

Comment faut-il sauver ? »

Cette question angoissée de Jeanne est celle que Péguy se pose lui-même. Il faut sauver la vérité, le respect, l'honneur en se rattachant toujours plus fortement à la grande tradition du moyen âge.

Mais l'ancienne France est avant tout chrétienne ; elle est grande parce qu'elle a surnaturalisé toute l'existence, et parce qu'elle a donné ainsi à chaque chose sa vraie valeur. Péguy dirait qu'elle s'est placée d'emblée dans l'axe du surnaturel et du charnel.

Dès lors il n'a plus qu'à approfondir encore sa méditation intime pour découvrir que lui-même n'a jamais eu d'autre désir que de trouver cette harmonie que confère à l'homme l'union constante du surnaturel et du charnel. — N'a-t-il pas dit dans *l'Argent* que la vie au Faubourg Bourgogne était une cérémonie perpétuelle : « Tout était une élévation intérieure et une prière. » L'idéal de Péguy est donc le même que celui de la religion chrétienne : donner à chacun de nos actes une valeur presque infinie.

En 1908, au cours d'une maladie, Péguy a définitivement pris conscience de son appartenance à la religion catholique. Il en fait part à son ami Lotte dans ces quelques phrases entrecoupées de larmes : « Je ne t'ai pas tout dit... J'ai retrouvé la foi... Je suis catholique. »

Péguy retrouve la foi non pas par une brisure dans sa vie, un coup de théâtre, mais par une prise de conscience plus exacte de son mystère intime.

« Nous avons toujours continué dans le même sens... Nous avons constamment tenu la même voie droite, et c'est cette même voie droite qui nous a conduits où nous sommes... C'est par un approfondissement constant de notre cœur dans la même voie, ce n'est nullement par une révolution, ce n'est nullement par un rebroussement que nous avons trouvé la voie de Chrétienté. » Ces lignes que nous trouvons dans *Un nouveau théologien* définissent toute l'évolution religieuse de Péguy. Il y a en lui comme il dit, « une préfidélité aux mœurs chrétiennes, à la pauvreté chrétienne, aux plus profonds enseignements de l'Évangile ».

Les *Mystères* sont une longue méditation des vérités évangéliques, surtout de quelques vérités qu'il préfère et

qui donnent la clé de la cité harmonieuse réalisée dans la paix divine. Il faut retrouver la simplicité de l'enfance, et se laisser guider à travers les peines de la vie par la petite fille Espérance. La vie doit être une continuelle prière, chaque acte contient une promesse d'éternité.

La crise religieuse de Sainte-Barbe s'était greffée sur le refus d'admettre l'éternité du mal en enfer. La sérénité des *Mystères* brille de la joie retrouvée par la contemplation de l'éternité de bonheur commencée dès ici-bas dans une vie surnaturalisée. Les *Mystères* conduisent logiquement Péguy à la porte du Paradis. C'était son dessein de nous y faire pénétrer avec *Eve*, qu'il n'a pu achever selon ses plans. *Eve* se déroule comme une symphonie dont le thème principal est l'union intime du surnaturel et du charnel scellée par la venue du Christ. Ces deux mots : charnel et spirituel, reviennent comme une note essentielle, insistante que le poète accentue à plaisir. La venue de Christ a redonné au monde sa vraie « situation ». Elle a fait de toute créature un objet bon que Dieu contemple et de chaque instant de notre vie un événement, une promesse d'éternité.

Mais Péguy ne se contente pas de méditer son idéal, il le vit. Il y trouve la réponse à tous ses déchirements intimes. Dès qu'on s'est placé dans l'axe du surnaturel et du charnel, nos peines mêmes sont transformées en joies. Les enfants de Péguy ne sont pas baptisés, lui-même est marié en dehors des lois de l'Eglise. Là encore il a dû se poser la douloureuse question de Jeanne :

« *Qui faut-il sauver ?*

Comment faut-il sauver ? »

Faut-il pour sauver son âme abandonner sa famille ou risquer une rupture peut-être irréparable ? Avec courage il entreprend ses pèlerinages à Chartres, et avec la simplicité d'un enfant il met ses pauvres petits « dans les bras de Notre-Dame ». Car « il ne faut pas arriver seul chez le Bon Dieu », mais emporter avec soi sa famille charnelle.

Il faut sauver aussi la France ; et le 8 août 1914, à la veille de s'embarquer pour la guerre à Saint-Mihiel, Péguy écrit :

« Dans deux jours nous serons partis pour notre destination définitive. Si je ne reviens pas, gardez-moi un

souvenir sans deuil. Trente ans de ma vie ne vaudraient pas ce que nous allons faire en quelques semaines. » Il avait également proclamé dans son enthousiasme : « Je pars soldat de la république pour le désarmement général et la dernière des guerres. »

A peine un mois plus tard on trouvait le corps du lieutenant Péguy dans la plaine de Villeroy. Comme Jeanne il avait voulu tuer la guerre, et comme elle il meurt au service de son idéal. Il n'a cessé de lutter pour l'établissement d'une cité harmonieuse et paisible. Il meurt avec l'espoir que son sacrifice servira avec tous les autres sacrifices humains à détruire la guerre sur terre.

Ce bref coup d'œil sur la vie et l'œuvre de Péguy nous montre qu'il y a dans sa destinée une admirable continuité. Sa vie est comme une longue méditation : méditation tragique d'une âme torturée par le problème du mal, puis solution apaisante par la voix de l'espérance et le mystère de la présence éternelle de Dieu dans chacun de nos actes. L'œuvre commence par le cri angoissant de Jeanne devant l'éternité de l'enfer ; elle se termine par une explosion de joie dans ces magnifiques béatitudes :

*« Heureux ceux qui sont morts pour la cité charnelle,
Mais pourvu que ce fût dans une juste guerre... »*

La France déchirée de 1940 a repris ces prières et en a fait sa méditation. Et depuis 30 ans que Péguy est mort on ne cesse de recourir à lui quand on a besoin de se souvenir de la grandeur et du sérieux de notre vie. Il est vraiment un prophète au sens où l'entend André Rousseaux ; « il est le poète de la présence de Dieu, de sa présence constante à chaque instant de la vie, il est aussi le poète de la présence constante des secrets de Dieu, le poète de la présence des mystères. Il est surtout le poète de la présence de l'incarnation »¹.

Péguy rappelle au monde la présence de Dieu, il lui enseigne le respect, l'honneur, la fidélité au passé. Il lui enseigne à prendre tout au sérieux dans une vie surnaturalisée par la présence constante du divin. Le monde de Péguy est le contraire du monde moderne mécanique et stérile, c'est un monde sérieux, laborieux, profond, une cérémonie constante, une prière.

Robert MARCLAY

¹ *Péguy Prophète*, dans *Cahiers du Rhône*, p, 67.